

europa

revue littéraire mensuelle



**PATRICK MODIANO**

octobre 2015

*Il y a dans notre littérature un écrivain qui reste un phénomène à part et dont le récent prix Nobel n'a fait que confirmer la singularité : Patrick Modiano. Ce romancier discret, pudique, à l'écriture tempérée, était pourtant entré en littérature comme on fait un esclandre. Sa plume, il l'avait d'abord mise au service d'un cri. D'un hurlement furieux et ironique : celui d'un texte dément, La Place de l'étoile. Comme Le Clézio ou comme Annie Ernaux, il avait débuté par ce qui était aussi une sorte d'exorcisme qui l'avait libéré d'un certain nombre de hantises, ou plus exactement d'une forme d'écriture pour dire ces hantises, la révolte, l'indignation, la colère. C'est seulement après cette liquidation qu'une manière tout à fait inédite d'écrire s'est installée pour ne plus le quitter et pour décrire avec constance un certain nombre d'obsessions qu'on a très souvent, et avec raison, rapportées à cette Occupation qu'il n'a pourtant pas vécue. Malgré cela, Modiano n'a pas écrit de grandes fresques historiques ou sociales, mais surtout de brèves aventures traversées d'incertitude et de vide, où le fantôme de l'Occupation s'inscrit dans un miroitement trouble sans qu'il écrase le récit par son omniprésence. Et c'est cette manière d'écrire qui fait de Modiano un révélateur : il nous permet de ressentir, par contraste, tout ce que l'histoire contemporaine nous a désigné sans parvenir à nous le faire vivre. Son écriture est celle d'une mémoire médusée qui est le signe d'un deuil inachevé et inachevable.*

Maxime Decout, Claude Burgelin, Pierre Favre, Nelly Wolf, Stéphane Chaudier, Régine Robin, Dominique Rabaté, Bruno Blanckeman, Laurent Douzou, Tiphaine Samoyault, Bruno Chaouat, Henry Rousso, Philippe Artières, Michael Sheringham, Christelle Reggiani, Laurent Demanze, François Souvay, Jacques Lecarme, Catherine Douzou, Anne Roche.

## EUGÈNE SAVITZKAYA

Thierry Romagné, Eugène Savitzkaya, Jean-Baptiste Para.

## CAHIER DE CRÉATION

Angelika Klüssendorf • Pablo Montoya • Jarosław Mikołajewski • Paolo Ruffilli

## CHRONIQUES

★ île de France

CNL  
Centre national de livres



Étranger : 20 €

Le numéro

France : 20 €

---

**SOMMAIRE**

---

**PATRICK MODIANO**

Maxime DECOUT	3	Les intermittences du monde selon Patrick Modiano.
Pierre FAVRE	9	Tel un témoin non attendu.
Claude BURGELIN	11	Proust lecteur de Modiano.
◆		
Nelly WOLF	14	L'étoile de Modiano.
Stéphane CHAUDIER	28	« J'étais un vrai jeune homme ».
Régine ROBIN	41	Avis de recherche : Patrick Modiano.
Dominique RABATÉ	53	Abandon d'enquête.
Bruno BLANCKEMAN	61	La maladie de l'enfance.
Laurent DOUZOU	71	« Mais vous êtes un véritable Bottin, mon cher. »
Tiphaine SAMOYAUULT	80	La mémoire est dans les seuils.
Bruno CHAOUAT	88	Modiano à l'ère du numérique.
Claude BURGELIN	101	« Elles sont tout près, les Buttes-Chaumont ».
Maxime DECOUT	103	Modiano et le Juif de peu.
Claude BURGELIN	114	Patronyme Modiano / Pseudonyme Modiano.
Henry ROUSSO	123	Pourquoi nous ne sommes pas seulement du « présent ».
◆		
Philippe ARTIÈRES	129	Du néon au carnet d'adresses.
Michael SHERINGHAM	137	L'Angleterre dans <i>Une jeunesse</i> .
Christelle REGGIANI	146	Politique du style : l'exemple de Modiano.
Laurent DEMANZE	154	Portrait de l'artiste en dogue mélancolique.
François SOUVAY	161	Le ciné-roman familial de Modiano.
Jacques LECARME	170	Coups de foudre pour <i>Le Coup de lune</i> : Simenon, Robbe-Grillet, Modiano.
Catherine DOUZOU	181	Théâtre Modiano. Chute et rebond d'un enfant de la balle.
Anne ROCHE	192	Albums pour la jeunesse (perdue).

---

**EUGÈNE SAVITZKAYA**

---

Thierry ROMAGNÉ	205	L'oiseau rare.
Eugène SAVITZKAYA	210	Les livres sont des lieux où tout arrive.
Jean-Baptiste PARA	216	Avec ou sans les habits du <i>foul</i> .

---

## CAHIER DE CRÉATION

---

Angelika KLÜSSENDORF	221	Faim.
Pablo MONTOYA	226	Accord d'ombres.
Christophe BARNABÉ	231	Les notes indiscretes de Pablo Montoya.
Jarosław MIKOŁAJEWSKI	237	Cercueil en papier et autres poèmes.
Paolo RUFFILLI	243	Produits remarquables.

---

## DOCUMENT

---

JACQUES I <sup>er</sup> D'ANGLETERRE	256	Contre le tabac.
--------------------------------------	-----	------------------

---

## CHRONIQUES

---

Philippe BECK	274	Le battement, ou l'art poétique de Florence Delay.
---------------	-----	--

### La machine à écrire

Jacques LÉBRE	283	L'élargissement du poème.
---------------	-----	---------------------------

### Les 4 vents de la poésie

François HÂN	289	Une anthologie de la poésie chinoise.
--------------	-----	---------------------------------------

### Le théâtre

Karim HAOUADEC	296	Le théâtre comme monde et comme représentation.
----------------	-----	---

### Le cinéma

Raphaël BASSAN	300	Démocratie malade.
----------------	-----	--------------------

### La musique

Béatrice DIDIER	304	Au festival de Vérone.
-----------------	-----	------------------------

### Les arts

Madeleine RENUARD	307	Barbara Hepworth.
-------------------	-----	-------------------

---

## NOTES DE LECTURE

---

311

### POÉSIE

Guy VIARRE : *Dissolutions*, précédé de *Invitus invitam*, par Victor Martinez.  
Estelle FENZY : *Chut (le monstre dort)*, par Sabine Huynh.  
Jos ROY : *De suc & d'espoir*, par Pascal Boulanger.  
François LESCUN : *Miroir en éclats*, par Pierre Brunel.  
Laure GAUTHIER : *La Cité dolente*, par Laurent Cassagnau.

## ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

- Jean-Loup TRASSARD : *Neige sur la forge*, par Thierry Romagné.  
Hédi KADDOUR : *Les Prépondérants*, par Pierre Champion.  
Hubert HADDAD : *Mâ*, par Max Alhau.  
Daniel MAGGETTI : *La Veuve à l'enfant*, par Michel Delon.  
James BALDWIN : *Chassés de la lumière (1967-1971)*, par Patrick Mouze.  
Silvia BARON SUPERVIELLE : *La Douceur du miel*, par Alain Mascarou.  
Bruno DOUCEY : *Le carnet retrouvé de monsieur Max*, par Michel Ménaché.  
Jean-Paul MICHALLET : *Le Silence*, par Lucien Wasselin.  
Chantal DETCHERRY : *Voyage dans le bleu*, par Michel Ménaché.

## ESSAIS, DIVERS

- Gustave GEFFROY : *Blanqui, l'Enfermé*, par Michel Ménaché.  
Bernard DEGOUT : *Je ne suis plus que le temps. Essai sur Chateaubriand*, par Béatrice Didier.  
Catherine BRUN (éd.) : *Guerre d'Algérie. Les mots pour la dire*, par Hervé Sanson.  
Jean-Marc SOURDILLON : *Jaccottet écrivant Au Col de Larche*, par Michèle Finck.  
Jean-Pierre SIMÉON : *La poésie sauvera le monde*, par Alain Freixe.  
Jacques DERRIDA : *Penser à ne pas voir. Écrits sur les arts du visible (1979-2004)*, par Pierre-Philippe Jandin.  
Jacques DERRIDA : *Les arts de l'espace. Écrits et interventions sur l'architecture*, par Anne Roche.  
Michel CIMENT, *Les Conquistadors d'un nouveau monde. Essais sur le cinéma hollywoodien*, par François Souvay.  
Christine PLANTÉ : *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, par Maxime Triquenaux.

# LES INTERMITTENCES DU MONDE SELON PATRICK MODIANO

Il y a dans notre littérature un écrivain qui reste un phénomène à part et dont le récent prix Nobel n'a fait que confirmer la singularité : Patrick Modiano. Ce romancier discret, pudique, à l'écriture tempérée, était pourtant entré en littérature comme on fait un esclandre. Sa plume, il l'avait d'abord mise au service d'un cri. D'un hurlement furieux et ironique : celui d'un texte dément, *La Place de l'étoile*. Comme Le Clézio ou comme Annie Ernaux, il avait débuté par ce qui était aussi une sorte d'exorcisme qui l'avait libéré d'un certain nombre de hantises, ou plus exactement d'une forme d'écriture pour dire ces hantises : la révolte, l'indignation, la colère. C'est seulement après cette liquidation qu'une manière tout à fait inédite d'écrire s'est installée pour ne plus le quitter et pour décrire avec constance un certain nombre d'obsessions qu'on a très souvent, et avec raison, rapportées à cette Occupation qu'il n'a pourtant pas vécue. Malgré cela, Modiano n'a pas écrit de grandes fresques historiques ou sociales, mais surtout de brèves aventures traversées d'incertitude et de vide, où le fantôme de l'Occupation s'inscrit dans un miroitement trouble sans qu'il écrase le récit par son omniprésence. Et c'est cette manière d'écrire qui fait de Modiano un révélateur : il nous permet de ressentir, par contraste, tout ce que l'histoire contemporaine nous a désigné sans parvenir à nous le faire vivre.

Après *La Place de l'étoile*, le discours n'est donc plus celui du délire et de la polyphonie. La voix qui parle le texte est une voix feutrée, retenue. L'œuvre se pense désormais comme une « ronde de nuit », une sorte de ritournelle lancinante où l'on assiste au ballet de revenants ou de figures disparues et presque oubliées, qui sont comme en lévitation dans le texte. Car l'écriture a un fondement que *L'Horizon* appelle des « souvenirs à éclipses <sup>1</sup> ». C'est la latence, le clair-obscur qui sont le mode d'existence de la mémoire.

---

1. Patrick Modiano, *L'Horizon*, Paris, Gallimard, « Folio », 2011 [2010], p. 9.

Déporté et latéral, l'oubli forme une basse continue qui suggère sans affirmer, qui menace sans anéantir. Les récits de Modiano, où l'on ne rencontre que des individus minés par une angoisse sans origine certifiée, une peur de l'amnésie et de la perte d'identité, mettent ainsi en scène des marginaux sans vrai secours. Mais le néant qui les inquiète et les isole n'a rien d'assuré. C'est plutôt le plein du monde et des êtres qui s'ajoute et se déchire sous nos yeux, récusant tranquillement la surabondance des significations propre aux récits historiques traditionnels. Modiano, sans être un romancier de l'absurde, réalise, par ce constant évidence de la mémoire et de l'identité, une sorte d'état privatif de l'être humain, peut-être plus subversif encore que l'anéantissement du personnage décrété par le Nouveau Roman. Parce que cet état n'est pas esthétique. Il est historique. Décrire avec un amour presque obstiné ces figures grignotées par l'oubli et la disparition, représenter l'Occupation en nous la retirant, et ne décrire et ne représenter presque que cela, c'est inventer une poétique moderne de l'angoisse et du silence.

C'est que Modiano est sensible « aux gens et aux choses qui sont sur le point de disparaître <sup>2</sup> ». Voilà qui suffit à donner une nouvelle mesure de l'homme et du monde où l'effacement et l'amoindrissement sont les seules choses qui puissent les constituer. Voyez par exemple cette recherche obstinée des disparus, comme la petite Bijou ou Dora Bruder. C'est elle qui altère profondément le statut de la fiction. L'écriture n'est plus vraiment celle à laquelle nous sommes habitués. Elle se fait désormais « poste restante », comme dit parfois Modiano. C'est-à-dire adressée à quelqu'un d'absent, d'insituable, d'inappréhensible, mais parfois tout à fait réel. On ne peut imaginer malaise plus grand pour cet autre destinataire du texte que nous sommes, nous lecteurs, placés simultanément dans la peau du voyeur, de l'enquêteur et du disparu. L'obsession de Modiano a ainsi quelque chose à voir avec celle qu'on trouve chez Perec ou Annie Ernaux : faire trace. Écrire le nom de ceux qui n'ont pas laissé de trace, ou si peu, de ceux à qui seule l'écriture peut rendre une existence. Car les noms « servaient d'aimants <sup>3</sup> » au même titre que certains lieux. Emblématique en est l'attitude du protagoniste de *L'Horizon* qui, à l'incipit, cherche à « dresser une liste <sup>4</sup> » d'épisodes du passé, de « visages sans noms » et de « rencontres fugitives », afin « de retrouver des points de repère : une date, un lieu précis, un nom ». Mais c'est plus largement la structure de tout le discours qui, chez Modiano, est presque énumérative. Non que les romans foisonnent de listes, où l'écriture se

2. Patrick Modiano, *L'Herbe des nuits*, Paris, Gallimard, « Folio », 2014 [2012], p. 87.

3. Patrick Modiano, *L'Horizon*, op. cit., p. 11.

4. *Ibid.*, p. 9.

ramasse en catalogues pour se retrancher de la syntaxe du récit. On assiste plutôt à un enchaînement peu marqué entre les phrases qui signe une forme d'errance de la parole, qui hale progressivement son contenu vers un amenuisement des relations logiques, temporelles ou spatiales, sans jamais les annuler. Il ne s'agit pas de supprimer l'ordre des choses mais de *l'alléger*. On passe d'un état à un autre, d'un lieu à un autre, d'un moment à un autre, d'un être à un sentiment, dans une sorte de lacis perceptif déstabilisant. La perception chez Modiano est ainsi altérée mais contrôlée, notamment par cette parole sage, prudente, mesurée. Mais aussi parce qu'elle est délibérément éloignée. Le point de vue narratif sur le monde se construit à l'image de tous ces personnages qui, si souvent, regardent les choses et les êtres à travers une vitre. Ce tamis singulier de l'écriture nous donne à lire un affolement limite, d'un tout autre ordre que celui que nous pouvons imaginer ou connaître : ce qui-vive angoissé demeure distancié, tiède et presque vaporeux. C'est l'un des plus étonnants paradoxes de cette langue absolument claire, presque transparente, qui nous offre pourtant un univers trouble et irrésolu.

Une telle situation explique pourquoi il n'y a jamais de plénitude du temps retrouvé avec Modiano. À peine perçoit-on son désir affaibli. La moindre liste impose de toute façon un choix, une éviction nécessaire, un trouble qui n'est pas celui du plein mais celui du manque. « Pourquoi avait-il laissé tel visage ou telle silhouette [...] ? Un vertige le prenait à la pensée de ce qui aurait pu être et qui n'avait pas été. <sup>5</sup> » Tel est le vertige du romancier, tel est le vertige du personnage, tel est aussi le vertige du lecteur. Car la mémoire, avec Modiano, est si sélective, si menacée d'oubli, qu'elle est un chemin aux sentiers qui bifurquent. C'est cette part délaissée de notre vie qui est abyssale et que sonde l'écriture alors que ce qui est raconté n'en est que la face apparente, la part bornée, mais qui, s'érodant en mille endroits, laisse toujours pressentir, sans nous le donner, l'infini. C'est cela que Modiano appelle « la matière sombre ». Celle-ci « était plus vaste que la partie visible de votre vie. Elle était infinie. Et lui, il répertoriait dans son carnet quelques faibles scintillements au fond de cette obscurité. <sup>6</sup> » Ainsi se définit le rôle assigné au romancier, dans une poétique de l'iceberg où il ne s'agit pas de draguer tout l'invisible mais de le faire sentir sans le montrer.

Pour cela, une seule solution : étirer l'instantané, jouer sur le temps, en le condensant et en le dépliant. Mille façons sont envisageables dans

---

5. *Ibid.*, p. 10.

6. *Ibid.*



le roman mais un but commun apparaît toujours à l'horizon : « j'écris ces pages pour trouver des lignes de fuite et m'échapper par les brèches du temps <sup>7</sup> ». C'est ainsi que doit se comprendre l'inlassable jeu sur le tissage des époques, sur l'analepse, la prolepse et l'ellipse. Sur la confusion des moments, faisant se rencontrer et se superposer différentes périodes, jusqu'à proposer par exemple la saisissante vision d'une Jeanne Duval, ressuscitée en plein cœur de notre présent dans *L'Herbe des nuits*. Mais aussi sur la phrase nominale qui émerge dans la trame du récit ou au cœur des descriptions, pour poser l'existence des choses, des lieux ou des êtres, en refusant de les inscrire dans une action ou une durée. « Il n'y a jamais eu pour moi ni présent ni passé. Tout se confond. <sup>8</sup> » Et c'est souvent le présent de l'indicatif qui, chez Modiano, permet cette étrange anamorphose de la durée. Non pas ce présent de narration qui dramatise l'action ou imite la langue parlée. Mais ce présent que les grammairiens disent omnitemporel et omniapectuel, qui ne situe l'événement ni dans une époque ni dans un déroulement défini. Ce temps avare en informations qui laisse les actions flotter dans l'incertain. Ce présent laconique qui n'accélère et n'immobilise pas mais qui relève de catégories indécidables. Par contraste avec les temps du passé qui sont pourtant comme contaminés par cet état d'apesanteur, il se saisit de certaines phrases, de certains paragraphes, de certains épisodes, pour les laisser vaciller entre l'actualisation et la déréalisation, l'accélération et l'étalement. Il est ce temps qui à la fois ouvre l'horizon et le ferme, qui se mâtine de passé et d'avenir sans les faire disparaître ni les confirmer. Bref, il livre une zone grise, assez proche du rêve éveillé. D'autant mieux que de nombreux récits de rêve surviennent, sans être toujours indiqués ou séparés de la narration, estompant les frontières, pour rêver le réel et réaliser le rêve. Si bien que, dans les textes de Modiano, « le temps palpite, se dilate, puis redevient étale, et peu à peu donne cette sensation de vacances et d'infini <sup>9</sup> ».

Des éclipses mémorielles aux turbulences identitaires en passant par le clignotement du temps, ce sont donc les intermittences du monde que l'œuvre nous offre sans jamais les arrêter. Une chose frappe pourtant et c'est elle qui fait l'incroyable cohérence de cet univers : les personnages qui habitent ce réel fissuré ne peuvent pas être identifiés par leur position sociale ou les marques de la passion, notamment amoureuse. Leur existence ignore presque tout de ces états qui nous définissent si facilement et si complètement.

---

7. Patrick Modiano, *L'Herbe des nuits*, op. cit., p. 106.

8. *Ibid.*, p. 54.

9. *Ibid.*, p. 102.

Ils sont en proie à tout autre chose qui tient de la lacune et non du plein. Et ce qui nous signale cet autre si difficile à nommer, on est surpris de constater que c'est d'abord un schéma actantiel, une structure récurrente des relations entre les personnages, où l'organisation sociale commune est remplacée par la bande ou la tribu. C'est-à-dire cette société qui ne fait pas société, ce groupe sans fusion qui échappe aux lois de l'ensemble, en marge de la foule. Et c'est autour de ces associations labiles que gravite la plupart du temps un individu solitaire qui y pénètre sans s'y fondre, qui est contraint à d'incessants allers-retours, ne parvenant ni à rompre définitivement ni à appartenir entièrement. Cette structure, nous devons considérer qu'elle est fondée sur une discordance centrale : l'attraction et la fuite fiévreuse. Elle répond aux règles du magnétisme physique. C'est que la bande est à la fois le seul mode de vie en société envisageable pour le personnage et quelque chose d'impraticable pour lui. Bosmans en témoigne dans *L'Horizon* : « depuis le pensionnat et la caserne, je n'aime pas tellement les bandes <sup>10</sup> ». C'est pourtant par la bande que le personnage pénètre dans la bande. Il est et demeure un marginal parmi des marginaux. On ne s'étonnera pas de constater que les positions physiques ou symboliques du seuil, de la marge et du retrait traversent tous les récits selon des déclinaisons inépuisables.

Voilà donc comment s'établit un état clandestin de l'être humain qui, parce que ses origines sociales ou historiques sont atténuées sans être abrogées, s'arrache à la contingence. Il est transhistorique et universel : en lui, c'est une ontologie sans grandiloquence que Modiano nous invite à penser. Malgré cela, nous n'oublions jamais sa matrice originelle : l'Occupation. Non qu'elle se répète à l'identique ou qu'elle tende à l'encyclopédique, mais ce sont ses qualités et ses attributs qui sont sans cesse transférés, parfois même greffés, sur le présent. C'est avec elle seule que Modiano, écrivain si réticent face aux débordements métaphoriques, convoque pourtant tous les dérèglements de l'analogie : la moindre arrestation se fait rafle, les petites bandes évoquent des collabos ou des résistants, suivre quelqu'un s'apparente à le traquer. Un entretien d'embauche peut rappeler un interrogatoire, remplir un formulaire revient à établir une fiche de renseignements, une trace laissée dans le passé peut servir de pièce à conviction dans un procès aussi indéfini que chez Kafka. Les appartements sont occupés comme par effraction, habités de personnages en transit, prêts à déguerpir en laissant leurs affaires dans des valises. Il y a là comme une violence primitive dont on entend l'écho, la

---

10. Patrick Modiano, *L'Horizon*, op. cit., p. 15.

réverbération dans l'ouate brumeuse de ces présents incertains. L'Occupation et ses conséquences sont toujours sur le point de revenir, imminentes et menaçantes, tel le grondement lointain d'un orage dont on ne sait s'il a fini par éclater : elles démultiplient de façon manifeste les intermittences du monde. C'est ainsi son spectre discret qui accompagne ce sentiment inexplicable, chez de nombreux personnages, d'être traqués sans parvenir à expliquer ce qui les poursuit. Il s'agit d'une inquiétude sans origine déterminée et tangible, un peu analogue à ce qu'est la mélancolie face à la tristesse. « Pourquoi ce perpétuel sentiment d'incertitude et de culpabilité ? Coupable de quoi, au juste ? <sup>11</sup> », se demande un personnage. De sorte que le lecteur a cette impression acharnée que c'est contre l'existence elle-même que les protagonistes essayent de se prémunir. Qu'ils tentent de faire disparaître leur trace, leur identité pour ne pas être repérés par la vie alors que c'est aussi la vie elle-même qui efface leur identité et qu'ils cherchent malgré cela des traces et des repères pour être.

Ce qui s'en déduit pour nous n'est nullement rassurant : l'univers de Modiano ne connaît qu'un seul régime d'existence, celui de la contradiction. Non l'éclatant affrontement des antagonismes dont la dialectique se délecte. Mais le frottement, le grincement, si discret mais si dérangent, de pôles irréconciliables. Regardons, sans nous livrer à un inventaire complet, quelques-uns de ces couples qui nous inquiètent : les rencontres avec autrui sont le fruit du hasard et d'un étrange destin, l'autre terrifie et attire, l'amnésie torture comme elle soulage, l'anonymat nous renvoie au vide mais peut nous permettre d'échapper à ceux qui nous cherchent, le passé se dérobe mais ne cesse de revenir, la frivolité est parfois l'autre nom de la mélancolie. Toutes ces antinomies sont douces et discrètes ; et l'ambiguïté de l'œuvre provient de leur mariage continu. Pour Modiano, il s'agit de parcourir ce tremblement qui est à la fois un trouble historique et personnel, et plus largement celui du monde. Il y a là un vertige qui est celui de toute littérature qui refuse d'inventorier le réel, pour le classer et l'expliquer purement et simplement. Le roman pour Modiano est cette manière surprenante d'organiser une résistance muette au désir de clarification qui anime toute lecture, de nous priver de cette jouissance facile et spontanée face à une psychologie et un monde sillonnés, balisés et nettoyés. Avec lui, la littérature préfère envisager le monde comme il se donne parfois : mat, autre et intermittent.

Maxime DECOUT

---

11. Patrick Modiano, *L'Herbe des nuits*, op. cit., p. 71.